

L'Immuabilité

de

L'Ame Bretonne



DISCOURS

Prononcé à l'Ouverture du Congrès de l'Association Bretonne

A SAINT-SERVAN

LE 15 SEPTEMBRE 1913

Par Monsieur DE L'ESTOURBEILLON

Député du Morbihan

Directeur de la Section d'Histoire et d'Archéologie



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE DE RENÉ PRUD'HOMME

—
1914

L'Immuabilité

de

L'Ame Bretonne



DISCOURS

Prononcé à l'Ouverture du Congrès de l'Association Bretonne

A SAINT-SERVAN

LE 15 SEPTEMBRE 1913

Par Monsieur DE L'ESTOURBEILLON

Député du Morbihan

Directeur de la Section d'Histoire et d'Archéologie.



SAINT-BRIEUC

IMPRIMERIE-LIBRAIRIE-LITHOGRAPHIE DE RENÉ PRUD'HOMME

—
1914

L'Immuabilité

de

L'Ame Bretonne

MESDAMES, MESSIEURS,

Il y a quelques années à peine, un de nos plus remarquables officiers généraux, le général LEBON, chargé de représenter la France aux obsèques du Mikado, obtint du Gouvernement japonais l'autorisation de visiter en détail l'Arsenal de Tokio, qu'il avait, dans une précédente mission, beaucoup contribué à fonder. A l'issue de sa visite, le Ministre de la Guerre japonais, lui ayant demandé quelles impressions lui laissait cette inspection, le général répondit qu'il avait beaucoup admiré le développement des forces militaires de l'Empire et la merveilleuse sagacité avec laquelle ses officiers avaient su utiliser tous les progrès de la science moderne pour perfectionner leurs armements et leur outillage, « mais, ajouta-t-il, ce qui m'a le plus frappé, c'est le côté moral de votre œuvre, c'est le soin avec lequel vous vous êtes appliqué dans le moindre des progrès réalisés à les adapter à votre mentalité, à conserver vos antiques vertus japonaises, votre organisation sociale de la famille, votre loyalisme, votre fidélité aux vieilles traditions de la Race, en un mot : votre *âme japonaise* ». Et le Ministre, se tournant alors vers les nombreuses personnes qui les entouraient, de répondre aussitôt : « Vous

venez d'entendre, Messieurs, les paroles du Général, elles sont l'exacte vérité et la fidèle traduction de nos pensées. Nous voulons *par dessus tout demeurer nous-mêmes* et nous ferons tous nos efforts pour conserver, comme il l'a si bien dit, notre *âme japonaise* ».

Grande leçon qui devrait être souvent méditée et que nos compatriotes bretons hélas ! savent de moins en moins pratiquer. Ce n'est pourtant pas la faute de notre vieille Association, si cette mentalité n'est point demeurée nôtre ; car cette nécessité fut depuis longtemps comprise par les *La Borderie*, les de *Blois*, les la *Villemarqué*, les *Kerdrel*, les *Kerviler*, et tant d'autres hommes éminents qui présidèrent ou participèrent à la destinée de notre œuvre et ne se firent point faute de la préconiser dès l'origine de notre Société comme l'une de ses bases essentielles et l'une de ses principales raisons d'être. Depuis près de 50 ans, tous les efforts, toutes les luttes, tous les travaux de l'Association bretonne, ont convergé vers le maintien et la sauvegarde de cette mentalité, vers le maintien de l'*âme bretonne*, idéal de tout patriote, personnification de la petite Patrie.

Mais de nos jours hélas ! cela semble à beaucoup presque une *extravagance*, et malgré les belles études des LE GOFFIC et des LE BRAZ, d'aucuns seraient peut-être même tentés de demander ce que cela peut bien être. Or analyser l'*âme bretonne* est chose fort difficile et complexe que nous n'aurons point la témérité d'entreprendre en pareille causerie, mais il nous a paru utile et tout à fait du domaine de notre œuvre, d'en venir néanmoins dire ici quelques mots, ne serait-ce que pour rappeler son existence et ses charmes et le culte pieux qui lui est dû, à ceux trop nombreux, qui s'efforcent de la méconnaître. Aussi bien ne peut-on la pénétrer que quand on a *vécu de sa vie* ; que, lorsque ses manifestations vous ont montré que de sa vigueur dépendent la *vie même du peuple* et la *continuité de son existence*. Voilà pourquoi nous nous contenterons de vous dire aujourd'hui quelques mots de certaines d'entre elles où nous verrons une fois de plus le Breton *vivant sa vie*, dégagée des mille transformations et travestissements que prétend lui imposer le soi-disant *Progress moderne*.

Or, de toutes les manifestations bretonnes, il n'en est peut-être pas qui nous paraissent mieux déceler le caractère de l'*âme bre-*

tonne et nous permettent de mieux saisir sur le vif ses différents aspects que ces merveilleux *Pardons* où se donnent libre cours tous les sentiments d'un peuple. Cette année, deux d'entre eux, notamment, virent accourir en flots pressés des masses de plus de 80.000 personnes. Ces assemblées aussi spontanées que formidables, de *Sainte-Anne la Palud* en Cornouaille, du *Folgoët* au pays de Léon, ne demeurent-elles pas dès lors pour nous des indices certains de l'immuabilité de notre âme populaire ? Bien rudes sont les multiples assauts que celle-ci subit chaque jour ; et il n'est pas d'efforts que l'on ne tente pour détruire toutes nos traditions comme toutes nos coutumes. Mais le peuple dans son ensemble tient à *demeurer lui-même*, et à cet égard l'on peut dire qu'il demeurerait inflexible s'il se sentait plus souvent mieux soutenu et mieux défendu. Soulevons donc quelque peu le voile qui nous cache sa physionomie et considérons-le tel qu'il est dans les actes importants de la *vie populaire* bretonne, dans ses merveilleux pardons.

Qu'est-ce donc que nos *Pardons de Bretagne* ? Quelle a pu être leur origine ? Nos Pardons, Messieurs, sont avant tout des *Actes de foi* et n'ont d'autre origine que la persistante gratitude des Bretons pour leurs bienfaiteurs, pour ceux qui évangélisèrent leurs ancêtres et dont les permanents services ont été comme le levain de traditions profondément enracinées dans le cœur du peuple. Sur mille points du sol breton, des chapelles ont surgi jadis, comme un hommage de reconnaissance pour ces insignes bienfaiteurs du pays, et ce premier élan de l'*âme bretonne* s'est perpétué jusqu'à nous, dans une immuable tradition. Comme au premier jour, la confiance en la vertu du Saint, ou de la Vierge, faiseuse de miracles, ne s'est guère ralentie, et leurs vertus curatives sont toujours tenues en la plus haute estime. L'éminent écrivain qu'est Charles LE GOFFIC en a fait une admirable peinture, après laquelle il est difficile de mieux rendre le caractère de ces manifestations.

« Ils sont les mêmes qu'il y a deux cents ans, dit-il, et vous ne trouveriez rien de si délicieusement suranné. Ils ne ressemblent point aux autres fêtes. Ce ne sont point des prétextes à ripailles comme les *kermesses flamandes*, ou des rendez-vous de somnambules ou de mendiants exotiques comme les *Foires de Paris*. C'est à peine si l'on commence malheureusement hélas ! à constater

dans quelques-uns d'entre eux situés dans le voisinage de grandes villes ou de communications faciles, la présence d'inévitables forains. Encore sont-ils toujours relégués sur les routes à une certaine distance des bourgs ou parqués dans quelques près du voisinage. L'attrait vient de plus haut : Ces pardons sont restés des fêtes de l'âme. On y rit peu et on y prie beaucoup ».

« Rien de plus vrai, ajoute le charmant écrivain Anatole Le BRAZ. Une pensée religieuse d'un caractère profond préside à ces Assemblées. Chacun y apporte un esprit grave et la plus grande partie de la journée est consacrée à la prière et à des pratiques de dévotion. On passe de longues heures en prières devant la grossière image du saint ; on fait à genoux ou nu pieds le tour de l'Auge en granit, qui fut successivement, sa barque, son lit, son tombeau ; on va boire à sa fontaine miraculeuse et vers le soir seulement après vêpres, les danses et les divertissements s'organisent. Plaisirs agrestes et primitifs. On s'attroupe pour jouer aux noix dans le gazon ou sur la mousse aux pieds des ormes ou des hêtres. Les gars se défilent à la course sous les yeux des jeunes filles, sagement assises sur les talus environnants, ou s'exercent à mâter une perche aux applaudissements des vieillards. Puis après les danses toujours sérieuses et simples, on s'en revient par groupes au village ou à la chaumière par la fraîcheur des soirs, en lançant vers le ciel étoilé, les accents de quelque cantilène ou d'un sône nouveau, retenu au cours de la vesprée. »

Si les Pardons de Bretagne sont variés à l'infini, suivant les régions ou les usages en pratique, on peut dire néanmoins que qui en a vu un, les a vus tous et peut, s'il en a suivi toutes les phases, en emporter une impression nette et une idée précise.

« Dans tout pardon, dit encore A. LE BRAZ, de quelque importance, c'est généralement par la veillée dans les églises que commencent ses fêtes. Dès la veille de la fête du saint, les pèlerins par groupe ou en longues théories, arrivent à la chapelle de tous les cantons d'alentour pour s'y confesser et communier le lendemain, et, à défaut d'hôtels ou d'auberges, dans nos campagnes incapables de loger tout ce monde, s'entassent dans le lieu saint, et y demeurent toute la nuit prosternés et sommeillant à demi dans l'ombre des vieux piliers massifs. Un religieux silence plane sur cette veillée mystique que vient seul interrompre parfois le bruissement des chape-

lets égrenés. Mais voici que l'aube approche ; la voix large et pleine de quelque ecclésiastique entonne tout à coup le couplet d'un vieux cantique breton, qui fait sursauter cette foule comme secouée d'un immense frisson et que reprend la masse des pèlerins dans une immense clameur. Alors, toute la matinée, se déroulent les offices dans le plus profond recueillement. Un perpétuel va et vient s'opère dans la chapelle ; mais chacun est tout entier à sa prière, les uns, venant assister à la messe, d'autres, allant accomplir leurs vœux ; d'autres encore se rendent à la fontaine vénérée pour y puiser l'eau miraculeuse, dispensatrice d'une guérison ardemment souhaitée. Le soir, après vêpres, a lieu la procession, derrière les bannières flottant au vent, les statues des saints de Bretagne, du patron de la chapelle et de ses reliques quand elle en possède, au milieu des chants du clergé et des litanies du saint. Chacun semble y accomplir un rite avec une impressionnante gravité. Puis, les offices terminés, avant les jeux, les pèlerins les plus convaincus retournent une dernière fois près de la statue du saint, pleins de foi et de confiance, lui porter une dernière supplique, une suprême adjuration (1). »

Ce n'est pas là à coup sûr le détail le moins intéressant de nos pardons et il est fort curieux de voir la manière souvent aussi impérative que peu gênée dont les solliciteurs cherchent à imposer leur conviction à leur saint, comme par exemple à *Porz Bihan*, près Tréguier, où les vieilles femmes, après avoir tracé le signe de la croix sur le front de la statue de saint Yves, le secouaient rudement par les épaules pour le bien pénétrer de leur demande, ou à *saint Entrope*, en Bruc, où pour obtenir la guérison de leurs bestiaux, les laboureurs frappent à coups redoublés la statue du saint, de la pointe de leur aiguillon, en criant très haut :

Bon vieux saint,
Ne m'y fais pas la nique,
Guéris vite ma bête
Ou je te pique.

« Au feu de joie qui a solennellement clôturé la procession du pardon et qui est allumé en grande pompe par l'officiant, dit

(1) A. Le Braz. *Les Pardons de Bretagne*.

encore A. LE BRAZ, succèdent après elle les divers jeux dont nous parlions tout à l'heure, luttés, danses, jeux d'adresse, courses d'hommes et de chevaux, pendant que la foule circule autour de la chapelle en quête d'un souvenir, chapelet, médaille ou épinglette à emporter, ou s'arrête à écouter les plaintes, les *Guerz* ou les *sônes* nouveaux de quelques mendiants ou chanteur populaire.

« Puis s'égrènent lentement les pèlerins à travers les monts, par le fond des vallées. De tous côtés, les chemins raboteux retentissent des cahotements des charrettes et des chars-à-bancs, jusqu'à la nuit tombante, tandis que déguerpiissent cabin-caha les mendiants et miséreux en quête d'une grange hospitalière pour y passer la nuit, et que les beaux gars bretons s'en vont par les chemins creux et les sentes parfumées, faire un brin de conduite à leur douce, à celle à qui dans un simple regard furtif ou un chaste et éloquent serrement de mains, ils ont déjà donné leur cœur. »

Oh! ces chemins bretons! qui pourra jamais percer leurs mystères ou pénétrer leurs secrets. Dans ce pays de rêve, si plein de mystérieuse poésie, nul ne les a mieux chantés que le distingué poète Jos. PARKER dans l'émouvante cantilène qu'il leur a consacrée.

Telle est, en bref exposé, la physionomie générale de nos pardons bretons et de leur caractère. Ils sont innombrables. Il n'est guère de chapelle qui ne possède le sien et l'on peut évaluer à plus de cinq mille le chiffre de ces journées, de ces cérémonies aussi pieuses qu'intéressantes et souvent fort originales. Tous ces pardons cependant n'ont pas la même importance. Mais il en est de fort célèbres qui sont en quelque sorte le rendez-vous de toute la Bretagne croyante.

En Trégor, c'est le grand Pardon de *saint Yves* de Tréguier ou Pardon des *Pauvres* qui y affluent par centaines, célébré chaque année le 19 mai. Nul peut-être n'est plus populaire en Bretagne. — *Saint Yves de Vérité, sant Ervoan a Wirionez* est, aux yeux de tous, le saint le plus puissant du Paradis. Ni Dieu, ni la Vierge n'ont jamais résisté à ses sollicitations et à ses prières, et lui confier sa cause, c'est la gagner à l'avance, et tel est le proverbe chez nous universellement connu :

*N'en eus ket en Breiz, n'hen eus ket unan,
N'en eus ket eur zant evel sant Ervoan.*

Il n'y a pas en Bretagne, il n'y en a pas un,
Il n'y a pas un autre saint comme saint Yves.

Après lui, vient le grand Pardon de *N.-D. de Rumengol*, ou Pardon des *Chanteurs*, célébré le dimanche de la *Trinité* dans la merveilleuse chapelle fondée jadis par le roi Gradlon, après la submersion de la ville d'Ys. — C'est à coup sûr l'un des plus curieux et des plus pittoresques de toute la Bretagne. Les offices fort beaux s'y déroulent dans un cadre merveilleux autour de la chapelle, et tous les plus beaux costumes de la Cornouaille ou du Pays de Vannes, qui y fourmillent, semblent bien s'y être donné rendez-vous. — Les pauvres de Rumengol composent, dit-on, une sorte de congrégation spéciale douée de facultés singulières. « L'Esprit des âges habite en eux, » dit Anatole LE BRAZ, dans son beau livre au *Pays des Pardons*. Quoi de plus émouvant aussi que cette veillée des chanteurs et chanteuses (racontée par le même auteur). « Cette foi ardente, ce mysticisme des âmes bretonnes, ainsi dévoilé à Rumengol, n'a rien qui nous surprenne. Il subsiste toujours dans le cœur du peuple et chacun s'arrache à regret, les jours de pardons, à ces fêtes, à ces sanctuaires qui lui fournissent un aliment adéquat à son tempérament et à sa nature. »

Que de scènes touchantes s'y déroulent, même au retour. L'an passé, il nous fut donné d'être le témoin ému de l'une d'entre elles. A trois kilomètres de la chapelle de Rumengol sur la route de Quimerc'h, un groupe de pèlerins recueillis s'en allaient devant nous en silence. — Tout à coup, obliquant à gauche, tous allèrent s'agenouiller sur un talus dominant, du haut de la montagne, toute la vallée de Rumengol et la pieuse chapelle dont le clocher émergeait des grands arbres. — Soudain, d'un commun élan, les larmes aux yeux, les mains jointes et suppliantes, tournées vers le sanctuaire béni, comme pour une suprême prière, tous entonnèrent les touchantes paroles de l'*Angelus breton* que l'écho des collines emporta jusqu'à l'Océan.

Puis, parmi les autres pardons célèbres : c'est le Pardon de *Saint-Jean-du-Doigt* près Morlaix ou *Pardon du Feu. Sant Yann ar Biz*, illustré par la Duchesse Anne qui y vint à pieds et y fut

miraculeusement guérie en l'année 1506. Il se célèbre le 23 et le 24 juin. Tout le pays de Léon s'y donne rendez-vous avec ses prêtres, ses croix, ses bannières, ses oriflammes. « Et, dit A. LE BRAZ, c'est un papillonnement indicible, une débauche, une frénésie de couleurs. Là, tout vibre, tout respandit, tout flamboie, dans la chapelle comme aux processions interminables et les haleines du feu y semblent avoir vitrifié le ciel et la mer. Mais ce qui reporte surtout l'esprit aux formes les plus antiques de la croyance humaine, c'est la fameuse Pyramide du *Tantad* (Feu de nos Pères). Elle se dresse en une meule énorme semblable au bûcher de quelque chef homérique, dominant le pays entier, écrasant le calvaire lui-même de son ombre. Pour la construire, chaque feu ou chaumière de la paroisse a fourni sa gerbe d'ajoncs. Des hommes toute la journée de la veille ont empilé, tassé; puis, le soir, les femmes ont parfait l'œuvre. Elles sont venues en chœur, y suspendre des rubans, des feuillages, ou y piquer des roses et s'ingénier à lui donner un air de grâce. Après quoi l'on a tendu par dessus la vallée le câble qui de temps immémorial doit relier le *Tantad* au clocher de l'église, le *Tantad* auquel au milieu de mille cérémonies et détails émouvants et pittoresques, une fusée lancée du clocher et affectant la forme d'un dragon, vient mettre le feu après les vêpres, devant la foule enthousiasmée des pardonneurs, clamant aux quatre vents du ciel, le même cri des anciens, *ann tan, ann tan*. Le feu, le feu. Voici le feu. »

Comment ne pas citer aussi les beaux pardons de *Sainte-Anne la Palud* ou de la *Mer*, qui se déroule chaque année le 26 août au fond de la baie de Douarnenez devant des milliers de personnes; plus d'un marin s'en retourne le soir, heureux d'y avoir prié ou accompli un vœu; plus d'un autre quitte à regret ce placître de la chapelle où pendant quelques heures, il lui fut donné de revoir sa promise. Le grand Pardon qui s'y tint cette année le 26 août et qui vit le couronnement de la statue, y réunit plus de 30.000 personnes et montre assez sa popularité. Combien d'autres pardons sont aussi captivants, et d'un palpitant intérêt. Nous n'aurons garde d'oublier le grand Pardon de la *Troménie* à Loconan en Cornouaille qui a lieu tous les *sept ans*. La procession des plus curieuses a ceci de particulier qu'elle fait un circuit considérable de près de deux lieues, à travers tout, sans se préoccuper des obstacles, franchissant les ruisseaux, escaladant les talus, pour

aboutir aux flancs escarpés du Menez ou sur le *Plac' ar C'horn*, où a lieu devant la multitude le sermon d'usage et la bénédiction.

Enfin parmi les autres pardons plus particulièrement célèbres, il faut citer tout particulièrement encore ceux de :

Saint Urlo ou *Gurioés*, à Lanvenégen, invoqué pour la paralysie et les rhumatismes.

Saint Herbot, en Plonevez-du-Faou (2^e dim. d'août), l'un des plus connus de Bretagne.

Notre-Dame de Crénénan, en Ploërdut (15 août).

Notre-Dame de Quelven, paroisse du Guern, près Pontivy.

Saint Cornely, de Carnac, et la *Chapelle-des-Marais* (Loire-Inf.).

Notre-Dame des Portes, à Châteauneuf (dernier dim. d'août).

Notre-Dame de Kernitron (15 août).

Notre-Dame de Kerinou, à Châteaulin (2^e dim. de juillet).

Saint Meriadec, de Stival, près Pontivy.

Notre-Dame du Folgoët, près Lesneven.

Notre-Dame de Bon-Secours, à Guingamp.

Notre-Dame de Rostrenen ou du *Minou*.

Pardon de Saint-Nicodème, en Plumeliau (2^e dim. d'août).

Pardon de Sainte-Barbe, du Faouët (Morbihan).

Notre-Dame de la Clarté, en Lauzac'h (Morbihan).

Saint Benoit de Massérac (Loire-Inférieure).

Saint Hervé de Gourin, célèbre par ses courses de chevaux, etc., etc., etc.

Tels sont nos pardons de Bretagne, un peu partout célébrés et à coup sûr pourtant peu connus au dehors. Ils constituent un élément essentiel de la vie nationale en Bretagne et d'une puissance telle, que l'étranger même les envie et que rien ne saurait dépendre l'enthousiasme des Celtes du Pays de Galles, quand lors de leur visite au Congrès de Saint-Brieuc, en 1866, nos compatriotes chantèrent devant eux *Les Deux Bretagnes*, de Thielmans, rappelant tous ces chers souvenirs.

Mais de nos jours, aux pardons sont venus s'ajouter de nouveaux attraits qui en modifient parfois le caractère, car ils en abrègent souvent les usages traditionnels au profit de reminiscences, très en honneur jadis et qui, sous la poussée des circonstances, des modifications apportées aux mœurs et surtout dans le but de fournir à la jeunesse plus instruite des attractions plus relevées, contribuent à la conservation de la vieille

Langue Nationale que le monde officiel voudrait voir disparaître.

Il s'agit des *Représentations de théâtre populaire*, qui deviennent de plus en plus en faveur et qui, souvent désormais, terminent la soirée du pardon, comme son complément nécessaire.

Là aussi, nos compatriotes viennent en foule, l'intérêt avec lequel ils suivent ces représentations, leurs applaudissements répétés, montrent assez combien les passionnent toutes les scènes de la vie bretonne, combien ils sont heureux de *revivre leur vie*.

Ne sommes-nous point autorisés dès lors à proclamer hautement et à répéter sans cesse que, tant que vibrera ainsi l'âme populaire de la Bretagne, tant que ses enfants garderont au fond de leur âme un espoir et un idéal, point n'est morte notre chère petite patrie, qui peut revivre grande et forte, si tous ceux de ses enfants auxquels la Providence a imparté la mission de la diriger, comprennent, comme les Japonais, que rien ne se doit faire que conformément au sentiment national de la race, et en vue du maintien intégral de l'âme et des traditions de la Patrie. Est-il plus lamentable spectacle que ce reniement quotidien des habitudes ou coutumes des ancêtres auquel nous assistons tous les jours, que ces destructions systématiques de nos costumes nationaux, des jolies coiffes de nos paysannes qui faisaient de notre pays le plus pittoresque de la vieille France, que cet abandon voulu en Basse-Bretagne de la véritable langue des aïeux, patrimoine sacré dont nous devrions demeurer fiers? Est-il une paroisse même dans notre Pays Gallo, qui n'ait vu détruire ou disparaître une coutume ou une tradition, en un mot, l'un de ces éléments vitaux qui constituent l'âme de la Patrie? A tout bien considérer pourtant, ces hécatombes morales, ces coupes sombres dans le domaine de nos richesses ancestrales n'ont-elles pas eu trop souvent pour causes l'indifférence coupable de maints compatriotes auxquels leur respectabilité ou leur influence locale aussi bien que leur autorité eussent permis d'un mot d'empêcher ou tout au moins de sérieusement enrayer ces tristes destructions, ces atteintes à l'Âme bretonne!

Combien il eût été facile, il y a quelques années surtout, à beaucoup de propriétaires fonciers de retenir nombre de familles attachées au sol, de les fixer dans leurs paroisses et de lutter

victorieusement ainsi contre le fléau de l'émigration de nos campagnes. Que de traditions n'eussent point disparu si le peuple les avait vues pratiquées et encouragées par ses dirigeants! Combien la mentalité de notre Pays eût été différente si, au lieu d'être uniquement préoccupés des méthodes et des besoins du dehors, la plupart de nos éducateurs bretons s'étaient efforcés de faire connaître aux enfants du peuple, comme s'y sont appliqués quelques membres particulièrement dévoués de l'A. B., tels que MM. DE CALAN, DU CLEZIOU et DE LAIGUE, notre *Histoire nationale bretonne*.

C'est l'honneur de nos principaux groupements bretons, et en particulier de l'A. B., d'avoir, depuis plus de cinquante ans, soutenu sans cesse le bon combat pour la sauvegarde de l'Idée Bretonne. Il nous appartient encore de continuer plus que jamais la lutte, fortifiés par le souvenir et les nobles exemples de nos gloires Malouines et Servanaises qui ne manqueront pas d'être évoquées dans ce Congrès et dans lesquels il faut que nous puissions un regain d'énergie et de caractère. Comme le rappelait excellemment, ces jours derniers, dans un remarquable article, un de nos compatriotes, M. le C^{te} DE ROUGÉ (1), « un peuple frère, les Irlandais, en étaient venus, il y a quelques années, comme beaucoup de Bretons d'aujourd'hui, à se laisser absorber par la vie cosmopolite, à devenir indifférents, sinon hostiles, à la vie locale et à tout ce qui la constitue : langue, esprit, costumes, traditions, développement économique indépendant; et cet aveulement général avait eu pour conséquence fatale, la désorganisation sous toutes ses formes, la dissociation des éléments nationaux du pays au point de vue moral, social, économique. En Irlande, comme en Bretagne, l'émigration constituait le symptôme le plus frappant de cette désorganisation. Une association vaillante entre toutes, la *Ligue gaëlique*, est parvenue en dix ans à peine à soustraire les esprits à ce courant de vie cosmopolite qui les entraînait, pour les ramener à la conscience du passé de l'Irlande, de sa personnalité et de son avenir. »

Il appartient à nos associations bretonnes, et bien bretonnes, à celle-ci notamment, qui eut l'honneur de proclamer bien haut,

(1) *Le Régionalisme en Irlande*, dans l'*Ouest-Eclair* du 6 septembre 1913, par le C^{te} E. de Rougé.

la première, qu'il y avait une *Bretagne*, qu'elle avait droit de vivre et que ses enfants avaient le devoir primordial de l'aimer par dessus tout et la servir, de s'appliquer plus que jamais à la faire aussi prospérer et revivre.

« De toutes parts, écrivait la semaine dernière encore un important journal de Paris (1), à propos du voyage du Chef de l'Etat en Limousin, de toutes parts s'affirme la *Renaissance française*, c'est-à-dire celle de nos *Provinces*. Certaines gens feignaient de croire qu'en encourageant les campagnes à copier les villes et celles-ci à imiter la Capitale, ils assuraient, par le plus sûr moyen, l'union parfaite entre toutes les parties du pays. On en est revenu aujourd'hui de ce *préjugé absurde*.

« Et l'on s'aperçoit enfin que les idiomes ne nuisent pas à la langue ; que les légendes doivent être respectées, puisqu'elles inspirent les poètes et constituent ces sources d'enthousiasme, sans lesquelles une nation ne saurait exister ; que nos fêtes locales, nos costumes locaux, ces coiffes, ces usages tant et si injustement décriés sont des signes bons à conserver puisqu'ils sont garants du passé et de la fidélité au sol, et qu'en définitive vouloir ruiner l'idée de la petite Patrie, c'est par là-même attenter à la grande. »

On ne saurait mieux dire. Ce n'est point de chez nous que doit disparaître la *vie nationale*, et puisque l'*âme bretonne* n'est point morte, appliquons-nous sans cesse, comme les peuples qui veulent demeurer forts, à la préserver de toute atteinte, et nous pourrons répéter alors, avec autant de confiance que de fierté, ce vieux cri de nos Pères :

Bro Breiz-Izel ne varvo ket !

Le pays de Bretagne ne périra jamais !

(1) Le *Petit Journal* du 10 septembre.



